

ELÉGIE

... Voyez la poussière,
que fait un empereur....
V. HUGO.

*Le glas du jour qui meurt tombe du beffroi sombre,
Le berger fatigué regagne son réduit ;
Voilà la nuit qui vient et m'enveloppant d'ombre,
Me laisse seul, transi, sous la lune qui luit.*

*Le soir triste et muet a couvert le rivage,
Un calme solennel descend du ciel serein,
Sauf des lutins de l'air le nocturne tapage,
Le dernier bruit du jour dans la ville s'éteint.*

*Là, tout près du charnier, sur les bras du calvaire,
A la lune blafarde un hibou gris se plaint,
Qu'un homme sacrilège envahit son repaire,
Des yeux du Paradis le ciel noir est tout plein.*

*Dans le creux des tombeaux, sous les souffles d'automne,
Une à une ont tombé les feuilles du noyer ;
Avec un bruit d'os secs la hise monotone
Sous les sapins trileux les faisait tournoyer.*

*Tout est triste, tout pleure, et du grand cimetière,
Les sonores échos, bas, m'apportent souvent
De funèbres soupirs. Est-ce ta voix, ô frère !
Qui m'appelle, dis-moi ? Ma sœur ? Rien, c'est le vent.*

*Morts, n'entendez-vous pas, où vos âmes demeurent,
Nos plaintes, nos appels, nos prières, nos cris ?
N'êtes-vous pas les sons raques, confus qui pleurent
Dans les rameaux tordus des saules rabougris ?*

*Ah ! nous sommes ingrats ! — et pourtant vers la tombe
Nous sommes entraînés, nous courons à grands pas.
Morts ! quand Novembre vient, la saison où tout tombe,
Nous souvenant de vous, nous songeons au trépas.*

*Quand la neige s'abat sur la terre flétrie,
Trépassés, sentez-vous, en vos cercueils étroits,
La morsure du ver sur votre chair meurtrie,
Du ver, ronqueur horrible et des serfs et des rois ?*

*Oh ! chassez de vos fronts les ailes de l'envie :
La mort est un bonheur que craignent les humains.
Vos cœurs n'ont rien perdu passant à l'autre vie :
Pour vous plus de douleurs et plus de lendemains !*

*Le marbre ou le bois noir dressé sur la poussière
Peuvent-ils rappeler l'âme dans votre flanc ?
Une étreinte d'amour vaincre la mort altière,
Ou fléchir le Destin l'espace d'un instant ?*

*Les amoureux baisers de l'aurore naissante,
Le doux gazouillement de la fauvette au nid,
La chanson des zéphyr dans les bois quand il vente,
Rien ne vous charmera ! Rien, rien ! tout est fini !*

*Les oiseaux chanteront sous le couvert des branches,
Les trônes tomberont, et s'éteindront les rois ;
Les ans suivront les ans, les neiges seront blanches,
Mais vous serez toujours, ô morts, pâles et froids.*

*Reposez dans la paix, le Seigneur vous fait grâce.
Sur votre tertre obscur on élève une croix,
Signe de tout pardon, quide de votre race.
Dormez ; le Ciel est bon pour le chrétien qui croit.*

*Quand s'ébranle l'airain des blancs clochers de pierre,
Et que l'écho dix fois descendant de la tour,
Répond, vous tous amis dites une prière :
Car bientôt, songez-y, ce sera votre tour.*

Jacques Saulay

FAITS ET LÉGENDES DE 1837-38

DODGE ET THELLER

La mort de M. John Grace, à Batiscaan, annoncée dans les journaux, en novembre 1891, m'a rappelé le souvenir des services qu'il rendit pour favoriser l'évasion, de la citadelle de Québec, de Dodge et Theller, durant les journées à jamais mémorables de 1837-38.

On sait qu'en même temps que les canadiens du Bas-Canada prenaient les armes, pour revendiquer leurs droits les plus chers, une révolte avait aussi

lieu dans le Haut-Canada. Dans cette dernière province, les autorités anglaises, mises en activité pour réprimer la rébellion, avait fait un grand nombre de prisonniers. Parmi eux se trouvaient deux américains qui, pris d'un bel enthousiasme pour la cause de la liberté, s'étaient enrôlés dans l'armée républicaine du Haut-Canada : l'un s'appelait Dodge, et l'autre Theller. Tous deux, après avoir été blessés dans un combat, avaient été faits prisonniers et transportés à la prison de Toronto.

Accusés de haute trahison, une cour martiale les condamna à mort, avec plusieurs autres. A la suite d'une requête adressée à la Reine, un sursis fut accordé à Dodge et Theller, qui furent conduits de la prison de Toronto à celle de Kingston, plus tard à celle de Montréal, et finalement à la citadelle de Québec. C'est là qu'ils méditèrent un plan d'évasion, combiné par des patriotes éprouvés de Québec, que ni les dangers ni la perspective de la mort sur l'échafaud n'avaient effrayés.

Ce plan, aussi hardi qu'audacieux, consistait à scier quelques barreaux en fer de leur cellule, pour pouvoir passer et descendre de la citadelle, au moyen d'une corde qu'on leur ferait parvenir. Les amis devaient ensuite favoriser leur fuite. Pour réussir à mettre ce projet à exécution, il leur fallait les instruments nécessaires, et ce fut M. Grace, alors confiseur dans la côte du Palais qui, quoique Irlandais, épousa, avec chaleur, la cause des Canadiens opprimés, et se chargea de les leur porter.

Voici comment Theller raconte la manière dont il s'y prit :

« Le lendemain après-midi, j'aperçus un nouvel ami que je n'avais pas encore vu. A un signe qu'il me fit, je compris qu'il avait les outils que nos amis avaient promis de nous envoyer ; comment les faire passer de sa personne sur la mienne, c'est ce que je ne savais pas. Le paquet devait être trop gros pour être mis sur la terre et ramassé par moi, sans être remarqué, et j'avais oublié d'avertir de le mettre dans la bouche du canon. M. Grace (tel était le nom de cet ami) agit avec beaucoup de circonspection ; il fit en sorte de se rendre près du pavillon, à une des extrémités de la place où nous marchions. Fort heureusement j'avais ce jour là, traité durement le sergent Normand, je dis à deux prisonniers de converser avec lui, tandis que moi-même je causais, tout en me promenant, avec un autre compagnon, auquel je confiais la nouvelle que M. Grace avait apporté les outils que nous avions demandés, et que j'allais faire un effort désespéré pour m'en emparer. Comme nous avions l'habitude de marcher sans interruption, en dedans du cordon de sentinelles, je vis que M. Grace se trouvait en dedans de ce cordon.

« Je marchai lentement aller et retour, et je m'approchai assez de lui pour lui dire ces mots : Soyez prêt. Alors j'ouvris mes habits, comme si la chaleur m'incommodait, et je m'approchai ; il avait la figure tournée vers moi et les mains derrière le dos. Un des prisonniers jeta un cri et regarda par dessus les remparts, comme s'il voyait quelque chose d'extraordinaire dans la ville.

« Les soldats, attirés par le cri, se précipitèrent pour voir aussi ce qui se passait : je saisis ce moment pour prendre ce qu'il tenait dans ses mains, je le mis sous mon habit et m'approchai des remparts, après avoir dit à M. Grace de s'éloigner ; je boutonnai mon habit sans que la garde eût remarqué aucun de mes mouvements. Je demandai quelle était la cause de cette alerte, tout en déclarant que j'avais regardé avec attention et que je n'avais rien vu. L'homme qui avait jeté le cri raconta une histoire quelconque d'un renard qu'il avait vu, et les soldats dirent gravement que ce devait être un renard apprivoisé appartenant à un des officiers de la garnison.

« Pour la première fois, je trouvai que le temps de la promenade était long, et, craignant d'être découvert à cause de la bosse que le paquet faisait sur ma personne, je dis que je ne me sentais pas bien ; on me reconduisit dans mon appartement, où je me jetai sur mon lit en attendant le départ du sergent.

« Lorsqu'il fut parti, j'ouvris le paquet ; il contenait tout ce que nous avions demandé : un couteau,

une lime, un ressort de montre, une fiole d'acide, un peloton de ficelle.

« Avec ce ressort, nous nous mîmes à scier les barreaux, mais le ressort finit par s'user et nous faire défaut.

« J'étais désespéré. Que faire ?

« La Providence vint à notre aide ; ce jour-là même, M. Grace arriva encore comme visiteur ; il ne s'agissait que de lui faire connaître notre position, j'en fis mon affaire.

« Les officiers avaient pour cuisinier un ancien soldat français qui avait servi sous le grand empereur ; il avait liberté de circuler partout et venait souvent converser avec les soldats qui nous gardaient. Ce soldat-cuisinier était colère en diable et avait toujours quelque querelle avec nos gardes, à propos du courage du soldat français qu'il mettait bien au-dessus de celui du soldat anglais. Précisément, ce jour-là, il avait eu une violente dispute avec le sergent Normand, à propos d'une charge à la baïonnette ; Normand lui avait dit que jamais un corps d'armée français ne pouvait résister à une charge faite par un régiment anglais. Le vieux grognard s'était emporté, lui avait dit qu'il avait menti, et finalement avait laissé le sergent en jurant comme un païen contre les *english*.

« J'allai vers Normand et j'entrai en conversation avec lui, tout en marchant de manière à m'approcher de M. Grace.

« — Eh bien ! lui dis-je, vous avez encore une querelle avec le cuisinier ?

« — Ah ! ne m'en parlez pas, il m'a accablé d'injures, il est parti furieux.

« — C'est que vous êtes aussi par trop vantard, et puis j'ai parié que vous n'avez pas bien compris la raison qu'il a donnée pour laquelle les Français pourraient en effet, peut-être, ne pas résister à une charge à la baïonnette.

« — Quelle est cette raison ?

« — Je n'aime pas à vous le dire, mais cependant si vous me permettez de ne pas la lui rapporter, je vous le dirai.

« Il promit qu'il n'en soufflerait mot.

« — Il a dit : ha ! ha ! ha ! c'est si drôle que je ne puis m'empêcher de rire (pendant ce temps, M. Grace écoutait avec la plus grande attention) ; oui, il a dit, dans sa langue maternelle ; un instant, laissez-moi répéter ses propres paroles : « Nous avons besoin d'une lime et d'un autre ressort, apportez-les le matin et mettez-les dans un petit trou que nous avons fait là où je suis actuellement : je les prendrai quand je reviendrai, nous sommes presque prêts. » Ce qui veut dire en anglais : « La seule raison que je connaisse et qui ferait que les Français ne pourraient peut-être pas supporter une charge à la baïonnette, c'est qu'ils sont excessivement chatouilleux et qu'ils ne peuvent endurer d'être chatouillés, même par des baïonnettes. »

« — Chatouillés, dit le sergent, blanc de colère, parole ! c'est une curieuse manière de chatouiller un homme que de lui passer sa baïonnette au travers du corps. Et pense-t-il, le vieux damné malpropre, que nous allons le croire ? Nous prend-il pour des fous ? c'est s... heureux que je n'aie pas compris, je l'aurais chatouillé d'une drôle de manière.

« Les mouvements convulsifs de M. Grace me prouvèrent que, tout en m'ayant compris, il faisait des efforts surhumains pour s'empêcher d'éclater de rire. Le lendemain, je trouvai ce que j'avais demandé. »

Les barreaux furent enfin sciés, tout était prêt pour l'évasion qui eut lieu par une nuit brumeuse du mois d'octobre 1837, et qui produisit, dans le temps, une immense sensation dans toutes les parties du Canada, aussi bien qu'en Angleterre et aux États-Unis.

Dodge et Theller furent reçus, au bas de la citadelle par les amis qui avaient favorisé leur évasion, et après avoir erré, pendant trois longs mois, dans la ville et ses environs, cachés tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre des patriotes dévoués, ils furent finalement transportés à St-Henri, chez mon père qui, lui-même, les conduisit à la frontière, par le chemin Kennebec, au milieu de dangers toujours croissants, jusqu'au territoire américain, où ils recouvrèrent enfin la liberté.

Les principaux acteurs de cette grande épopée, de